
La Carte Oubliée

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information" toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2013, Dimitri Loose
ISBN 979-10-92942-00-2

DIMITRI LOOSE

La Carte Oubliée

1. LANCELOT

SOMMAIRE

Prologue.....	7
Une mauvaise main.....	9
Le Valet de la Pointe de la Lance.....	27
Naissance du Don.....	47
Course poursuite et interrogatoire.....	67
Détermination.....	89
Un grand potentiel.....	113
Pris au piège.....	135
Meilleur que lui.....	155
Sofia by night.....	173
Le Héros du 9 novembre.....	197
Le Fantôme contre César.....	211
Le Survivant.....	239
Rencontre avec David.....	257
L'Imposteur.....	277
Dans le ventre de la montagne.....	295
Une joyeuse Réunion.....	325
Sacrifice.....	349
Merci... ..	361

PROLOGUE

9 novembre 1989, 23 h 30, Berlin-Est

La lourde tête de la masse s'élevait vers le ciel à la rencontre de la lune. violemment, elle s'abattit sans aucune pitié vers le Mur. Elle envoya voler au travers de son mouvement circulaire des pans de gravier, de béton, à travers les airs. Nullement rassasiée, elle se redressa. La lune d'un baiser lui donna la force nécessaire à son ouvrage et de nouveau elle fila à vive allure vers l'impact inéluctable. Détruisant, concassant, avec toute sa fureur, elle combattait le Mur. Allait à sa rencontre encore et encore sans signe de fatigue. Sur son manche, la poigne de son propriétaire, Kristian Joppen, la menait avec la précision d'un métronome et la rage d'un barbare.

Kristian n'était pas le seul à s'attaquer au Mur. Des centaines, des milliers comme lui, qui, armés de pioches, de pelles, de bêches, de pieds-de-biche, de barres de fer, de marteaux, se battaient à ses côtés avec la même ferveur. Tous étaient portés par cette impétueuse envie de liberté, de revoir leurs familles, et par les clameurs accueillantes de l'autre côté du Mur que le vent portait jusqu'à eux.

Alors Kristian le vit. Tous le virent, et beaucoup le montrèrent du doigt. Sous les acclamations de la foule et la lumière des miradors. L'homme à la redingote et au chapeau haut-de-forme dansait au

sommet du mur en riant dans sa barbe noire et bouclée. Kristian ne le connaissait que trop bien. Il l'avait plusieurs fois vu en rêve. L'homme fou. Le Voltigeur. Il était là. Il dansait pour lui. Et pas seulement pour lui. Pour eux. Pour eux tous, car, Kristian en était persuadé, l'homme fou leur avait rendu visite à tous. Il était le liant de leur colère, le socle de leur courage.

À une centaine de mètres à sa droite, un pan entier du Mur s'écroula sous les cris de joie des assaillants. Une marée humaine, déferlant dans l'entonnoir, disparaissait à l'Ouest. Kristian hurla de bonheur en s'acharnant sur son propre morceau de mur. Ils avaient gagné.

Kristian ouvrit les yeux. Le choc du réveil fut brutal. Mais il sourit en se redressant sur le lit. Ce rêve, cet ultime rêve était l'aboutissement logique et la fin heureuse d'une longue vie déjà passée dans l'obscurantisme. Il se leva et se dirigea vers la cuisine, attiré par le son grésillant de sa petite télévision. Sa femme s'était endormie, la tête posée au creux de ses bras, eux-mêmes soutenus par la table. Il la porta jusqu'au lit. Il la couvrit, se pencha pour l'embrasser tendrement sur le front et lui murmura :

— Je sors.

« Quand ceci entre-t-il en vigueur ? » demanda le journaliste. Günter Schabowski fouilla nerveusement ses notes « Autant que je sache, immé... » Kristian éteignit le poste de télévision. Il sortit sans faire de bruit par la porte de la cuisine. Il passa par la remise et en ressortit, la lourde masse que lui avait laissée son père à la main.

Attiré par les clameurs qui s'élevaient des rues, il sortit d'un pas sûr, presque en courant. Il était, plus que jamais, bien décidé à transformer un rêve en réalité.

UNE MAUVAISE MAIN

De nos jours. 18 juillet, 11 h 30, Tournai (Belgique)

Il est de ces instants où tout s'arrête, où vous avez l'impression de tout contrôler, de tout voir, de tout sentir, et où vous savez au fond de vous qu'en réalité il n'en est rien.

Jonathan, cette sensation, il ne la connaît que trop bien, car il a une passion qui le projette sans arrêt dans cet état où le cœur bat à l'unisson avec les centièmes de secondes qui s'égrènent trop lentement. Jonathan est un mordu de poker.

Dans son jean faussement délavé et son T-shirt trop grand pour lui, ses fausses Ray-Ban posées sur son nez malgré l'ambiance tamisée de la salle de jeu, Jonathan fait le fier. Assis sur une vieille chaise en plastique qui a beaucoup vécu, au milieu d'une centaine d'autres, comme lui, venus goûter au plaisir de retourner fébrilement les deux cartes qui, avec de la chance, du savoir-faire, de la statistique, du bluff, leur permettront de dominer la partie, et pourquoi pas remporter le tournoi auquel tous participent et qui n'aura aura qu'un seul vainqueur. Pour celui-ci, cent-cinquante mille euros et pour les autres, le souvenir d'une soirée où ils auraient pu les gagner et un trou de mille cinq cents euros dans leur budget. Pour beaucoup d'entre eux cette somme n'est pas importante. Il y a parmi les joueurs beaucoup de cadres, de banquiers, de médecins, quelques fils à papa qui jouent leur argent de poche, deux ou trois joueurs

professionnels, et pas mal de types aux revenus très confortables mais dont les méthodes d'obtentions sont à la limite de la légalité voir totalement crapuleuses. Il y a tout ce monde-là et Jonathan. Et pour lui, bien entendu, les droits d'entrée à ce tournoi sont un bien plus grand sacrifice que pour tous les autres. Car, avant d'être un fondu de poker, Jonathan est d'abord un étudiant sans le sou qui a économisé pendant deux années les fonds nécessaires pour pouvoir s'inviter à cette partie. Jamais il n'aura joué une aussi grosse somme d'argent, mais il n'y a aucun sentiment d'anxiété chez Jonathan en ce moment. Il joue au poker, il est dans son élément.

Une nouvelle main débute. Il saisit les deux cartes qui viennent de lui être attribuées par le croupier. Une main en paravent pour empêcher ses voisins de tables de voir « son jeu » si la mauvaise idée de le faire leur venait à l'esprit. De l'autre, d'un geste rapide du pouce et de l'index, il soulève le bout des cartes d'un demi-centimètre et baisse la tête. Ainsi, en une fraction de seconde, Jonathan connaît son jeu. Si son visage reste de marbre, dans son for intérieur, caché de tous, Jonathan exulte de joie, car il vient de voir, sous ses doigts agiles, un couple de rois, celui de cœur et celui de pique. Il attend maintenant impassible son tour de « parler ».

Intéressons-nous alors à ses adversaires, car au poker il faut toujours observer attentivement ceux à qui l'on a affaire. Ils sont six autres autour de cette table, cinq hommes et une femme. Celle-ci semble mener la danse. Cela se remarque à son air décontracté, voire un peu absent, qui contraste avec la concentration studieuse qui se lit sur les visages des autres. Mais aussi par le nombre plutôt impressionnant de jetons qu'elle a en sa possession.

Tous, avant elle, avancent leurs cartes sur le tapis, signe qu'ils se couchent, ne se sentant pas assez forts pour jouer cette main. L'un d'entre eux accompagnera son geste d'un laconique « sans moi » qui en dit long sur les cartes que le croupier a bien voulu lui donner. C'est alors à elle de « parler ». D'un geste rapide et précis, elle se saisit, de la main gauche, de quelques-uns de ses jetons qu'elle

balance, désinvolté, au centre du tapis. Le croupier s'empresse alors de les rassembler en une pile et annonce d'une voix claire :

— Mille six cents. Jeune homme, à vous de parler.

Le jeune homme en question, c'est Jonathan. Celui-ci est en train de compter les jetons qui lui restent, calcule rapidement tous les scénarios possibles, et fort des deux rois qui l'accompagnent dans le duel qu'elle lui propose, annonce alors « relance ». Il déplace méthodiquement deux piles de jetons au centre du tapis. Le croupier dit, après un très rapide coup d'œil :

— Quatre mille. Mademoiselle, à vous de parler.

Toujours l'air absente, elle se saisit lentement des jetons en face d'elle et finit par les jeter au centre du tapis. Le croupier compte de son regard d'expert et annonce « suivi ». Avec soin, il prend alors une carte qu'il glisse sur le côté, puis trois autres qu'il retourne au centre du tapis (on les appelle le flop), et ces cartes-là servent tout autant à Jonathan qu'à sa mystérieuse adversaire. Les trois cartes retournées, le huit et le dix de cœur ainsi que le roi de trèfle rejoignent la partie. Si Jonathan a montré le moindre signe de contentement, il aurait fallu être scrupuleusement attentif aux moindres parcelles de son épiderme pour le déceler, c'est le visage neutre de toute expression qu'il prononce « Check » signifiant ainsi qu'il donne la parole à son adversaire. La réponse ne se fait pas attendre, rapidement elle se saisit d'une bonne poignée de jetons qu'elle jette à nouveau sur le tapis. Après les avoir rassemblés, le croupier annonce le chiffre de « huit mille » que Jonathan avait déjà lui-même calculé. Il sait ce qu'il se passe, cette jeune femme a bien plus de jetons que lui, considérablement plus. Elle lui met la pression, s'il rentre dans ce jeu-là avec elle, il sait qu'il joue alors la partie sur cette main. Il lève les yeux pour la jauger. La première pensée qui lui vient très certainement à l'esprit c'est qu'elle est belle, car oui elle l'est. Brune, les cheveux faussement décoiffés tombant sur ses épaules dénudées, elle porte une jolie robe d'été bleue et

légèrement transparente au décolleté généreux. Si généreux que Jonathan a bien du mal d'en détourner le regard. Mais la réalité des enjeux de la partie lui rappelle que ce n'est pas la poitrine de son adversaire qui lui fournira les indices sur son jeu. Il se concentre alors sur son visage et se permet une rectification de son jugement. Elle n'est pas simplement belle, elle l'est presque trop, que ça en frise l'irréalisme. Une peau claire, les traits fins, un regard franc et troublant, des lèvres bien dessinées. Elle semble lui sourire, un sourire de mépris, un sourire qui veut dire « allez, viens me défier petit con, montre-moi que t'as des couilles. » Voilà à quoi pense Jonathan. Cette jeune femme devient alors pour lui un fruit défendu, sa Némésis, son plus bel et plus effrayant adversaire.

— Time... dit-elle alors que le regard de Jonathan se perd sur ses lèvres.

Voilà qu'il ne lui reste plus que 30 secondes pour se décider. Il baisse les yeux, il aperçoit ce qu'il n'avait pas vu jusqu'à présent, sur l'avant-bras droit de cette jeune femme court une cicatrice du coude jusqu'au poignet, révélant une imperfection notoire sur un corps parfait. Vingt secondes, Jonathan se demande quel accident ou bien même quelle agression est à l'origine de cette vilaine scarification. Quinze secondes, en quoi un huit et un dix de cœur peuvent-ils le contrarier, il imagine bien deux cœurs dans les mains de la belle, mais la probabilité qu'une couleur viennent troubler son trio de rois reste faible. Dix secondes, a-t-elle un petit ami ? Est-ce lui qui lui a fait cela ? Jonathan s'égare. Cinq secondes...

— suivi, répond-il alors d'une voix qu'il voudrait assurée en plaçant une grosse partie des jetons qui lui restent au centre du jeu.

Le croupier d'un geste précis, après avoir remis une carte de côté, retourne alors celle qu'on appelle la turn au centre de la table et, pour le plus grand plaisir de Jonathan, le roi de carreau vient alors compléter sa main, lui offrant le carré qu'il attendait avec le plus grand espoir.

— Check, finit-il par dire, d'une voix trahissant un peu son émotion.

— Combien te reste-t-il ? demande alors sa Némésis d'une voix cristalline.

Jonathan aurait aimé lui répondre, mais le croupier le devance,

— Six mille quatre cent cinquante, mademoiselle.

— Alors je mise son tapis, dit-elle en montrant Jonathan du doigt et s'adressant au croupier.

Jonathan sent alors que l'occasion est trop belle, avec empressement il pousse le reste de ses jetons devant lui, puis avec panache prend ses deux cartes et les envoie rejoindre celles du centre du jeu, dévoilant à tous son quatuor de couronnés. Son adversaire, quant à elle, retourne fièrement un six et un neuf de cœur. L'esprit de Jonathan est grisé par la victoire qui s'annonce, il se voit déjà à la table finale, les cent cinquante mille euros en cash à porter de bras. Le croupier remet une carte sur le côté, puis retourne finalement la dernière carte au centre de la table, celle qu'on appelle la Rivers. Sept de cœur. Les épées au clair de quatre rois entrant dans la bataille viennent de se briser. Jonathan retombe sur sa chaise, alors qu'il venait de se lever, à la fois abattu et surpris.

— Quinte flush l'emporte face au carré de roi, annonce le croupier d'une voix monocorde alors que la jeune femme ramasse les jetons d'un air satisfait.

Jonathan est encore sous le choc, quand son voisin de table, un quinquagénaire à la peau burinée, relève son chapeau d'une main et de l'autre tapote l'épaule du jeune homme.

— C'est ça le poker, fiston ! lui rappelle-t-il comme si cette pauvre maxime pouvait le reconforter.

Jonathan hoche doucement la tête puis regarde à nouveau son exécutrice.

— Bien joué, finit-il par dire en se levant, est-ce que je peux connaître le nom de celle qui m'aura vaincu ? continue-t-il en esquissant un sourire qui se veut charmeur.

— Non, répond-elle sèchement, sans même lui jeter un regard.

C'est en traînant les pieds que Jonathan sort de la salle du tournoi, s'arrêtant ici et là, à certaines tables, regardant un coup se jouer ou saluant une vieille connaissance croisée sur un site de poker en ligne, d'un air penaud, signifiant ainsi son échec. Mine de rien, la note pour Jonathan est salée et sera dure à digérer, il pense alors qu'il serait peut-être temps de faire une pause.

Sorti de la salle de jeu, après avoir été salué d'un discret signe de tête par le vigile à l'entrée, Jonathan cligne des yeux à plusieurs reprises comme pour se débarrasser de l'agression d'un dur retour à la réalité. Le jour lui rappelle, de par son éblouissante lumière, qu'il est déjà midi. Que cela fait seize heures qu'il joue. Il fouille dans la poche de son jean tout en scrutant l'horizon et en sort un vieux paquet de Lucky Strike cabossé. Il l'amène à sa bouche et en sort, usant habilement de ses lèvres, une cigarette un peu tordue. Il l'allume, prend une large bouffée puis soupire longuement. Neuf kilomètres le séparent de la gare de Tournai, et, étant pour le coup complètement fauché, il se passe des services des taxis alignés près de là et commence tranquillement à marcher vers la route.

Jonathan a perdu son tournoi, mais ce qu'il ignore encore c'est que, grâce à cela, demain il sera encore en vie...

18 juillet, 16 h 40, Paris,

Miguel El Cuino Vidal n'est pas un homme compliqué. À trente ans, il aime les choses simples, ce qu'il résumerait lui-même par : manger, baiser, boire et dormir. Très souvent habillé de simples chemises péruviennes, ou de tee shirts à l'effigie de vieux groupes de rocks, il aime être « cool ». Pourtant c'est en complet sombre de la dernière mode qu'il sort ce soir-là de chez le notaire. Son père, Juan Carlos El Cuino Vidal, richissime et puissant fondateur de VIDAL & Co, est mort la semaine dernière et, à en croire le notaire, vient de léguer à son fils un empire de plusieurs milliards d'euros. Miguel sourit à l'idée d'être le multimilliardaire le plus incompetent que cette bonne vieille terre ait jamais connu. Les études ne l'ont jamais vraiment intéressé, il n'a jamais travaillé, une vie rêvée, selon lui, de débauche, de luxure. D'ailleurs, il n'est nullement attristé par le décès de son père. Les relations qu'il entretenait avec celui-ci ces dernières années étaient plutôt conflictuelles, voire inexistantes par moment.

Il s'engouffre rapidement dans la limousine qui l'attend au pied de l'immeuble haussmannien duquel il vient de sortir. Le chauffeur, qui faisait le pied de grue près de la portière, la referme derrière lui et monte à l'avant. En face de Miguel, est un assis un homme d'une cinquantaine d'années, les cheveux grisonnants, le visage fermé sur lequel sont montées des petites lunettes et qui répond au nom d'Alphonso Don Carravelo, numéro deux de VIDAL & Co, associé et ami de Juan Carlos.

— Alors Miguel, as-tu reçu de ton père ce que tu attendais de lui ? commence Alphonso, en réajustant les lunettes sur son nez, alors que son interlocuteur se met à l'aise.

— Ouais mon vieux, me voilà blindé pour cette vie et les milles autres dont je ne jouirai pas. Je savais que ce jour arriverait, mais pas si vite... Hé ! Roger ! fait-il alors en s'adressant au chauffeur.

— Henri, monsieur, le corrige celui-ci.

— Oui, c'est ça ! Tu peux me déposer à l'entrée de la rue de la Roquette en venant de Bastille ? Tu seras sympa.

— Certainement, monsieur.

— Parfait, répond Miguel en se tapotant les cuisses d'un air satisfait, j'ai une de ces patates, moi.

— Je suis ravi de voir que tu vas bien, Miguel, malgré le deuil que nous supportons, lui répond alors Alphonso après avoir discrètement levé les yeux au ciel, j'aimerais toutefois, si tu le veux bien, revenir avec toi sur quelques points de détails...

— Allons, allons, Alphonso, relax l'ami, tu es furieux de ne pas avoir eu une plus grosse part du gâteau ?

— Pas du tout Miguel, je respecte les dernières volontés de ton père, de mon ami ; je m'interroge juste sur les circonstances de son décès que je trouve un peu suspectes et j'aimerais connaître ton avis sur la question.

— Une crise cardiaque, ça peut toucher n'importe qui mon vieux, le padre était un boulimique du boulot, non ? dit Miguel en haussant les épaules.

— Certes, lui répond du tac au tac le vieil homme, mais il était également dans une forme olympique, je peux te l'assurer, moi qui le côtoyais presque tous les jours. Ce qui me chiffonne, c'est que cet arrêt cardiaque ait eu lieu alors que l'un de nos chercheurs venait de faire une avancée incroyable sur un dossier brûlant... Je t'ai d'ailleurs préparé un petit résumé de ce pôle d'activité, continue-t-il en tapotant un classeur posé à côté de lui, j'aimerais que tu le lises attentivement.

Alphonso fait alors une pause et observe Miguel, celui-ci le regarde d'un air atterré.

— Tu deviens ennuyeux Alphonso, dit-il alors qu'il saisit le classeur en soupirant.

— C'est que notre chercheur a été retrouvé pendu hier matin à son domicile. Entre le décès de votre père la semaine dernière et celui-ci, cela commence à faire beaucoup pour être une simple coïncidence.

Miguel ouvre le classeur et fait mine de s'intéresser à son contenu.

— Une crise cardiaque et un suicide, tu parles d'une affaire, il travaillait sur quoi au juste notre gars ?

— Clonage... répond Alphonso.

— Humain ? demande Miguel en relevant la tête.

— Tu sais bien que non, la législation sur la bioéthique de 1994 nous l'interdit formellement. Il s'agit de clonage alimentaire, ton père voulait trouver une solution techniquement réalisable pour pallier les carences nutritionnelles à échelle mondiale.

— Attends un peu, tu veux dire, mettre fin à la faim dans le monde ? demande Miguel en fronçant les sourcils.

— Oui, ton père était un philanthrope.

— Ah, ah ! s'esclaffe Miguel, s'il avait autant le cœur sur la main, cela fait longtemps qu'il m'aurait déshérité pour donner sa fortune aux bonnes œuvres. Regarde-moi Alphonso, tu me connais depuis quand ?

— Depuis toujours, lui répond celui-ci en souriant.

— Bon, là je présente bien avec le costard, mais tu crois vraiment que j'ai les épaules pour diriger la société de mon vieux ?

— Non assurément, lui répond Alphonso, en tout cas pas sans moi et pas sans approuver le moindre de mes conseils.

— Tout juste ! renchérit Miguel, et surtout j'ai autre chose à foutre que de m'occuper de ça. J'ai une vie qui va être très agréable à vivre maintenant que je suis foutrement riche, je ne veux pas d'ombre au tableau.

— Puisque tu abordes le sujet, il va falloir rassurer les actionnaires qui vont être très inquiets, pardonne-moi d'avance, de ton irresponsabilité.

La limousine se gare sur le côté.

— Rue de la Roquette, monsieur, annonce le chauffeur.

— Hé ! Merci Roger ! lui répond Miguel en jetant le classeur sur le siège en face de lui.

— Henri, monsieur.

— T'inquiète pas pour eux, poursuit Miguel ignorant le chauffeur et ouvrant la portière, on leur fera bien comprendre que c'est toi qui continue de faire tourner la boutique et que moi, je suis juste là pour profiter des avantages qu'elle procure.

Alphonso attrape le bras de Miguel alors que celui-ci sort du véhicule.

— Miguel, n'oublie pas, lundi matin à huit heures, réunion du conseil d'administration. Tâche d'être à l'heure. Et prend ton costume, sur ce point je te donne raison, tu présentes mieux ainsi vêtu que dans tes frusques habituelles.

— T'inquiètes pas mon vieux, répond Miguel en reprenant son bras, j'y serai, mais là tu m'excuses, mais je dois fêter ma nouvelle fortune avec une de mes amies.

Il referme ainsi la portière et regarde la limousine s'éloigner dans la rue étroite. Il jette un coup d'œil sur sa montre, remonte vers la Bastille puis tourne sur la droite pour s'engouffrer dans le petit

passage pavé du Cheval-Blanc. – *Décidément, pense-t-il, la vie est un cadeau et cette soirée en sera la démonstration.*

18 juillet, 21 h, Tournai (Belgique)

Quand il avait reçu la nouvelle par téléphone, l'inspecteur Olivier Vanderlecht, de la Police Fédérale de Belgique, n'avait d'abord pas voulu y croire. Mais maintenant qu'il a été amené sur les lieux du crime, il doit bien se rendre à l'évidence, la charmante ville de Tournai vient de connaître un véritable massacre. Debout sur les marches menant à l'entrée de la petite salle des fêtes où a eu lieu le drame, il fume nerveusement sa cigarette tout en observant la trentaine de journalistes bloqués par le cordon de sécurité et qui le hèlent sans discontinuer pour savoir ce qui s'est passé. De quoi attraper une sacrée migraine. Il se demande alors s'il ne serait pas mieux à l'intérieur, au milieu de l'effervescence de la police scientifique, avec les inconvénients que cela apporte : l'odeur de la poudre, de la mort, du sang et la présence inanimée de quarante-quatre corps, ou continuer à supporter le bêlement journalistique à l'extérieur... Sa cigarette consumée, il remet méticuleusement le mégot dans son paquet, puis intercepte un jeune policier qui passe près de lui.

— Allez voir la bande de chiens fous là-bas, lui dit-il en désignant vaguement la foule de journalistes, dites-leur qu'ils peuvent rentrer chez eux, qu'ils n'auront rien de nous ce soir, nous fournirons un communiqué dans la nuit et une conférence de presse demain s'ils sont sages, qu'ils nous laissent faire notre travail.

— Bien inspecteur ! répond la jeune recrue avant de courir vers le cordon de sécurité.

Après un dernier rapide coup d'œil sur la horde de journalistes, Olivier retourne à l'intérieur de la salle des fêtes. À peine a-t-il passé le seuil, que l'odeur nauséabonde de la mort vient le prendre au nez, il sort un vieux mouchoir en tissu de sa poche et le plaque sur le bas de son visage.

Sous ses yeux, un chaos bien organisé s'agite énergiquement de tous les côtés. Entre les tables mal alignées, les chaises renversées, les cartes et les jetons éparpillés dans toute la pièce, les traces de sang en abondance ici et là sur le sol, sur les murs, sur les tables, se trouve une vingtaine d'hommes vêtus de combinaisons blanches qui relèvent tous les indices nécessaires à l'élucidation du crime.

— Tenez, lui dit un homme en blanc en lui tendant un masque chirurgical, ce sera plus pratique que votre mouchoir, inspecteur.

— Merci, répond Olivier une fois le masque sur son nez, où avez-vous mis les corps ?

— Ils sont entreposés dans les cuisines de l'établissement, en attendant que les ambulances viennent les chercher.

Olivier hoche simplement la tête.

— Qu'est-ce que vous pouvez m'apprendre ?

— C'est que... inspecteur, nous avons encore du travail, mais... cette scène est une énigme pour nous..., répond l'homme un peu gêné.

— Vu le massacre, je comprends qu'il y ait du travail, mais enfin, ça fait bientôt 3 heures que vous y êtes ! Vous pouvez quand même m'en dire plus non ? s'étonne l'inspecteur.

— Suivez-moi, lui répond l'homme en blanc après avoir regardé autour de lui.

Le scientifique emmène alors Olivier vers les cuisines. À l'intérieur, les tables ont été poussées pour laisser la place aux corps, couverts de linges blancs, allongés à même le sol. Sur l'un d'entre eux, deux hommes en blanc sont en train de prélever des empreintes.

— La première chose, inspecteur, lui dit l'homme qui l'accompagne, c'est que pour l'instant, sans autopsies plus approfondies, il nous est impossible de connaître approximativement l'heure du massacre. En effet, si nous nous fions aux résultats que nous avons, ces personnes sont mortes il n'y a que quelques minutes à une heure maximum.

— Vous vous foutez de moi ? chuchote l'inspecteur.

— Non monsieur, rétorque le scientifique, j'ai d'abord cru à une défaillance du matériel, mais la probabilité que les vingt-deux thermomètres ramenés ici soient défaillants est irréaliste, et d'après le nomogramme de Henssge, ils viennent juste de mourir.

— Ok, répond l'inspecteur après un long soupir, et la seconde ?

— Regardez, dit l'homme en blanc en soulevant un drap dévoilant le corps d'un cinquantenaire grisonnant et moustachu, vous voyez donc l'impact de la balle qui l'a tué sur le front et qui traverse sa boîte crânienne de part en part, ainsi que l'impact dans la poitrine ?

— Oui, je vois, ponctue l'inspecteur après un rapide coup d'œil.

— Très bien, lui sourit l'homme en blanc.

Celui-ci s'approche alors de deux autres corps et soulève d'un geste précis les draps sous lesquels ils reposent, dévoilant une jeune femme rondouillette aux cheveux blonds délavés et un homme d'une quarantaine d'années d'origine maghrébine. Il se met à réciter alors qu'Olivier se rapproche.

— Mêmes impacts de balles, même placement, et encore une fois les balles ont traversé les corps de part en part, pour ces deux-là...

— Un as de la gâchette ?

— Comme pour tous les autres corps inspecteurs, ils sont tous morts de la même façon, c'est juste...

— Irréalisable, termine l'inspecteur.

— Tout juste, répond l'homme en blanc après un léger silence. En tout cas en vingt ans de carrière, moi, je n'ai jamais vu une chose pareille. Et encore, ce n'est pas tout...

— Comment ça ? demande l'inspecteur.

— À la balistique, ils s'arrachent les cheveux en ce moment inspecteur, ils ne trouvent rien.

— Comment ça rien ? répète Olivier, alors qu'il a peur de comprendre.

— Rien, pas une douille, pas une balle, rien...

C'est quelques minutes plus tard que l'inspecteur Olivier Vanderlecht sort de la cuisine, abattu. Il sent venir à lui des journées difficiles, emplies de coups de fil interminables, de paperasserie à n'en plus finir, à commencer par un communiqué de presse dont il ne sait pour l'instant ce qu'il peut bien y mettre. Il traverse rapidement la pièce tout en retirant son masque. En sortant de la salle des fêtes, il se demande encore comment un tournoi de poker peut tourner en pareil massacre. Ils sont encore une dizaine de journalistes derrière le cordon à le héler à peine est-il sur le perron. Il regarde un instant dans leur direction, puis se dirige vers sa vieille Toyota, garée plus bas sur le parking. Tandis qu'il monte dans sa voiture, une dizaine d'ambulances arrivent sur la place sous les caméras et les flashes des appareils photo des différents journalistes

encore présents. Alors qu'il démarre sa voiture, Olivier se dit qu'il va devoir appeler sa femme, pour la prévenir qu'il ne rentre pas cette nuit. – *Foutu taré de psychopathe, pourquoi j'ai pas choisi un boulot plus tranquille moi*, pense-t-il en quittant les lieux en direction du commissariat.

Date, heure et lieu inconnus,

C'est sur une haute barrière de roche noire comme le jais, surplombant un sombre abysse, de laquelle on peut entendre le vent hurler, que se tient une grande et triste maison. Celle-ci ne ressemble à rien de ce qui se fait, un architecte chevronné pourrait passer sa vie à tenter de comprendre la logique qui permet à cette demeure de tenir debout. Elle semble faite de papier légèrement illuminé sous les étoiles, elle pourrait flotter légèrement au-dessus du sol, tant elle a l'air légère, si elle n'était pas retenue à celui-ci par un long perron fait de marches abruptes et inégalement taillées dans la roche. Aucune fenêtre ne vient s'incruster sur ses murs fins et lumineux, seule une porte lourde et massive de bois noir la coupe en deux, lui donnant des airs de fantôme hurlant à la mort. Avançant sur le perron, une silhouette, vêtue d'une capeline de cuir noir, à peine discernable tant elle se fond dans la nuit, lève un de ses longs bras vers la porte. Sur une simple pression de sa main gantée, la porte s'ouvre dans un bruit déchirant le silence qui pèse sur les lieux. Et l'ombre rentre dans la maison.

Étrangement l'intérieur ressemble à l'extérieur, les murs laissent apercevoir la nuit étoilée derrière eux comme s'ils n'existaient tout simplement pas. Au centre de la pièce se trouve une table longue et massive faite du même bois que la porte, à l'exception qu'elle est gravée de symboles inconnus de tous sur la totalité de sa surface. À

ses extrémités, deux personnes sont assises et regardent dans la direction de la capeline qui vient d'entrer, l'air grave.

L'un d'eux semble âgé de plusieurs millénaires ; assis confortablement dans un fauteuil luxueux, il porte une longue barbe blanche bouclée qui traîne jusqu'au sol, ses deux mains se croisant sur son ventre arrondi par un embonpoint bien prononcé. On ferait aisément confiance à ce vieillard s'il n'avait pas ce regard aux orbites vides : aucun œil ne vient orner son visage et cela donne un air des plus effrayants. Son comparse, quant à lui, à l'opposé de la table, inspire par la dureté de ses traits, sa peau sombre craquelée et ses yeux d'un rouge flamboyant, une terreur bien plus profonde encore.

Ces deux hommes, si c'est ainsi qu'on peut les nommer, observent en silence la silhouette qui vient à eux. Celle-ci s'assoit alors sur le côté de la table.

— **Moi, l'Ombre de la faux, appelée Azraël, Ankou, Yamarj, Giltinè, Samaël, Malak Al Maw et par bien d'autres noms encore, de par ma volonté car moi seule est quand Tout n'est plus, je me proclame arbitre de cette nouvelle partie. L'un de vous souhaite-t-il s'opposer à ma volonté,** dit alors une voix caverneuse venant de sous la capeline de cuir noir dans un langage inconnu.

Prenant le silence des deux autres comme une approbation, la Mort sort de sa manche un paquet de vieilles cartes de bois qu'elle pose délicatement sur la table, et celles-ci se mettent alors en mouvement, se mélangeant d'elles-mêmes sans l'aide de quiconque.

— **Moi, l'Ombre de la faux, appelée Azraël, Ankou, Yamarj, Giltinè, Samaël, Malak Al Maw et bien par d'autres noms encore, de par ma volonté car moi seule est quand Tout n'est plus, je décide un changement de règle pour cette partie. Ma volonté souhaite retirer une carte du Grand Jeu, choisie par moi seule, car moi seule est quand Tout n'est plus,** reprend la Mort en

plaçant son doigt sur le paquet de cartes qui termine juste de se mélanger. **L'un de vous souhaite-t-il s'opposer à ma volonté ?**

— Sans vouloir vous offenser, ni manquer de respect à votre volonté que j'admire et que je crains, toutes les cartes sont nées déjà. Je ne comprends donc pas le souhait de votre volonté, Ombre. Est-ce une âme que vous devez faucher avant la partie ? demande alors, l'air légèrement troublé, l'effrayant vieillard.

— **Non, l'Aveugle**, lui répond la Mort, **je la sors du Grand Jeu, je lui rends sa vie, son libre arbitre. L'un de vous souhaite-t-il s'opposer à ma volonté ?**

— Ni moi ni le vieux ne sommes assez fous pour s'y risquer, Ombre, je n'ai qu'une hâte, que la partie débute et que je puisse humilier le vieil infirme, dit alors l'homme aux yeux rouges, donc retire ce que tu veux, il en restera bien assez pour que cette partie soit épique, et j'entends bien qu'elle le soit. L'heure de la leçon a sonné, grand-père.

— Il semblerait que la surdité vienne compléter ma cécité, jeune sot, car je n'entends rien d'autre sonner à mes oreilles que tes sombres malveillances qui ne sont que de pures idioties, lui répond l'aveugle.

La Mort, ne laissant pas le temps aux amabilités entre les deux adversaires se poursuivre, prend entre ses longs doigts gantés la première carte du paquet, la retourne et la pose délicatement au centre de la table. Un jeune homme tenant une épée en position défensive y est grossièrement dessiné.

— Le Valet de la Garde de l'Epée, murmure le vieillard.

La carte se met alors à briller légèrement, puis des flammes d'un bleu glacial viennent l'engloutir. Quelques secondes après, les autres cartes s'envolent les unes après les autres, certaines se plaçant face

au vieil aveugle, d'autres face à son adversaire et les trois dernières entre eux, toutes faces cachées.

— **Moi, l'Ombre de la faux, appelée Azraël, Ankou, Yamarj, Giltinè, Samaël, Malak Al Maw et par bien d'autres noms encore, de par ma volonté car moi seule est quand Tout n'est plus, je déclare qu'à compter de cet instant la partie commence.**

Alors que la grande porte de bois se referme, le vieil aveugle prend une des cartes devant lui et la place dans sa main, et malgré ses orbites vides, semble jeter un œil sur celle-ci. Un sourire discret vient à ses lèvres et il tourne la tête en direction de son adversaire.

— Allons Prince, montrez donc de quoi vous êtes capable, je vous laisse la main.

LE VALET DE LA POINTE DE LA LANCE

19 juillet, 15 h, Lille

Allongé dans l’herbe, dans un coin ensoleillé du parc de la Citadelle, les bras croisés sous la tête, Jonathan profite du soleil. Depuis la veille et sa magistrale défaite, les ennuis se sont accumulés. N’ayant plus d’argent en poche pour rentrer chez lui, il a pensé que frauder son retour en train à Lille serait une bonne économie, c’était sans compter sur le contrôleur du train qui, lui, n’était pas de son avis. Amende en poche, il rentra chez lui pour y découvrir que Nathalie, sa petite amie, l’attendait, ayant au préalable rempli une valise de ses affaires ; elle était là, assise à la table de la cuisine, les yeux embusés de larmes. Jonathan comprit alors ce qu’il se passait, mais il n’avait ni la force, ni l’envie de la retenir. Elle le sermonna pendant plusieurs heures. Oui, tu n’es plus le même et blablabla, tu me délaisses et blablabla. Le soir elle partit, déçue et meurtrie d’avoir perdu son temps avec un homme qui n’en avait pas à lui consacrer, préférant son foutu jeu de cartes à la con. Jonathan se souvient bien d’avoir, ce soir-là, allumé son ordinateur alors qu’elle pleurait, et commencé une partie de poker en ligne, sans argent réel, ce qu’il n’avait pas fait depuis plus de deux ans, juste pour la faire enrager plus encore. À peine fut-elle partie que Jonathan eut la surprise d’avoir son père au téléphone. Celui-ci faisait savoir à son fils qu’il venait de recevoir par courrier, les résultats trimestriels de son

rejeton à l'université et qu'au vu de la médiocrité de ceux-ci et du deuxième échec à la première année de licence de son sale gosse, il ne voyait pas d'autres options que de lui couper les vivres. Jonathan eut beau essayer de lui faire comprendre que rien n'était tout à fait perdu, qu'il pensait pouvoir faire mieux au rattrapage de septembre, son père n'en démordait pas. Désormais Jonathan devrait se débrouiller seul, il était à présent censé être un adulte responsable, qu'il pouvait aller au diable, et en aucun cas un retour à la maison du fils indigne n'était souhaité, pour toute autre raison que de reprendre les cartons qui mettaient le foutoir dans le grenier. Jonathan avait effectivement passé une mauvaise journée.

Mais tout cela c'était hier, et hier c'était loin, aujourd'hui la vie sourit à Jonathan et il compte bien en profiter, car au final tout ne va pas si mal. Ayant eu du mal à dormir, c'est vers quatre heures du matin qu'il s'était levé pour se mettre devant l'ordinateur après avoir préparé du café, beaucoup de café. Vers midi il avait transformé les cinquante malheureux petits euros qui restaient sur le compte de son jeu de poker en ligne en plus de cinq cents. C'est le sourire aux lèvres qu'il appela un de ses contacts pour s'inscrire, à la dernière minute, à un petit tournoi de poker privé qui avait lieu le soir même dans un appartement cosy du Vieux-Lille. De quoi transformer, s'il jouait bien, les cinq cents euros gagnés le matin même en plus de trois milles et alors la journée d'hier serait à jamais oubliée.

Et puisqu'il restait quelques heures à tuer avant le tournoi, Jonathan partit pour le parc afin de se reposer. C'est pourquoi il est là, allongé dans l'herbe à profiter du soleil ; les écouteurs de son smartphone vissés sur ses oreilles, il écoute la retransmission des commentaires audio d'une finale d'un vieux Maint Event du WSOP de 1995, celle qui vit gagner le célèbre Dan Harrington. Il a dû s'assoupir quelques instants, et au moment où il ouvre les yeux, un vieil homme débraillé portant une barbe drue et sale, et le ventre rond, est assis en tailleur à côté de lui, une bouteille de bière à la main.

— Qu'est-ce que tu veux, j'ai pas d'argent ! lui dit alors Jonathan en se redressant brusquement surpris par la compagne

Le vieil homme semble lui répondre d'un haussement d'épaules et d'un geste vague vers le ciel, mais les paroles ne parviennent pas jusqu'à Jonathan sourd au monde extérieur avec les commentateurs de la partie qui lui hurlent dans les oreilles à quel point le bluff d'Harrington est gonflé.

— QUOI ? fait Jonathan en retirant ses écouteurs.

— Je disais que je ne voulais pas d'argent, mais comme toi, profiter d'un instant de soleil, lui dit le vieillard tout sourire, une petite gorgée l'ami, continue-t-il en lui tendant sa bouteille de bière.

— Non pas soif, répond Jonathan d'un air sec, et pas envie de taper la discute avec vous.

— Tu as tort, jeune homme, lui répond le vieil homme après avoir lapé une gorgée de bière et remis le bouchon sur la bouteille, discuter est salvateur, cela permet bien souvent de prendre du recul, de remettre de la perspective et c'est d'autant plus vrai quand on prend le temps de discuter avec moi.

— Oui, et bien l'offre ne m'intéresse pas, clochard, dit Jonathan, contrarié.

— Ah, ah ! fait alors le vieil homme d'un air enjoué, je suis tout sauf un clochard, jeune homme, je pensais pourtant qu'il était évident pour un joueur de poker de ta trempe qu'il ne faut jamais se fier aux apparences.

— On... se connaît ? demande alors Jonathan en fronçant les sourcils.

— Pas du tout, répond le vieil homme l'air hilare, je déduis, ça fait cinq bonnes minutes que je t'observe et malgré mon vieil âge, j'ai l'ouïe qui est restée fine, tes écouteurs te crachent un

commentaire sportif pas très difficile à cerner quand on y prête un peu l'oreille. Quel tournoi ?

— WSOP 95, répond mécaniquement Jonathan, mais... vous voulez quoi ?

— Pourquoi voudrais-je quelque chose, juste discuter... Rien de plus. Préparation en vue du tournoi de ce soir ?

— Mais comment vous savez ça ? demande Jonathan exaspéré.

— Simple supposition, que tu viens de confirmer, ceci dit, dans le fond, ça aurait pu être plus tard dans la semaine, je n'en savais rien. Mais entre nous, ça fait du bien de se sentir en veine, non ?

— Pour le coup, vous supposez mal, j'ai paumé mille cinq cents boules en Belgique hier alors que je tenais un carré de roi.

— Oui c'est triste, compatit le vieil homme, mais tu ne m'enlèveras pas de l'idée qu'il vaut mieux perdre une partie que perdre la vie...

Jonathan tourne alors la tête à gauche puis à droite ; étrangement, malgré le beau temps, le parc semble presque vide, deux ou trois groupes de personnes seulement se prélassent de l'autre côté du lac, et lui reste seul en compagnie d'un vieillard qui commence à l'inquiéter.

— Non, mais... qu'est-ce que vous dites ? Mais qui êtes-vous ? demande alors Jonathan.

— Je ne dis rien, je constate, l'ami, c'est dans le journal, attends un peu.

Le vieil homme sort alors un quotidien gratuit, qu'on peut trouver dans n'importe quelle station de métro, de la poche intérieure d'une veste aussi sale que sa barbe, et qu'il avait laissé choir à ses côtés dans l'herbe.

— C'est là, dit-il en tendant le journal à Jonathan après l'avoir défroissé.

Jonathan prend alors le journal et stupéfait découvre le titre de la première page : « TRAGÉDIE : 44 personnes ont trouvé la mort électrocutées dans une salle des fêtes. » Jonathan parcourt alors l'article l'air abasourdi. C'est vrai qu'il y était, c'est bien la salle des fêtes où était organisé, d'après l'article, un tournoi de poker illégal, tous ceux qui étaient dans la salle auraient péri vers 15 heures d'une électrocution massive due à l'humidité du sol ainsi qu'au réseau électrique défaillant et à une surtension malvenue. Les lieux étaient fermés depuis deux ans, car justement ne respectaient pas les normes européennes de sécurité à l'accueil du public. Jonathan, sous le choc de la nouvelle, doit s'y reprendre à trois fois pour lire certains passages de l'article, une pensée fugace le traverse à propos de la magnifique jeune femme qui l'a sorti du tournoi. Il espère un instant qu'elle ait pu en réchapper, mais vu le nombre de jetons qu'elle avait quand il est parti, il a peu d'espoir.

— Pu... putain, mais j'y étais ! merde ! s'exclame Jonathan en relevant les yeux du journal.

— Oui, oui, renchérit le vieillard, on dirait bien que tu es un sacré veinard, perdre avec un carré de rois, la Belgique doit sûrement s'en contenter d'un seul. Mais tu ne m'as toujours pas répondu l'ami, comment se sent-on quand la chance vous sourit ainsi ?

— Putain... j'en... j'en sais rien, répond Jonathan en lâchant le journal, j'ai pourtant cru qu'hier était une mauvaise journée, entre ça, ma copine qui me largue et mon père qui me renie, je pensais bien que la loi de Murphy s'était abattue sur moi. Mais qui êtes-vous franchement ?

Le vieillard reprend une gorgée de bière avant de lui répondre.

— Boarf, fait-il en s'essuyant la barbe d'un revers de la main, tout ça n'a pas vraiment d'importance, ton père se mordra bientôt les

doigts d'avoir coupé les ponts avec son fils prodigue, et ta copine n'a pas vraiment l'air de te préoccuper. Et ce soir, tu gagneras ton petit tournoi, et ce ne sera qu'un début, si tu ne paniques pas bien entendu.

« Biiiiip-biiiiip » fait alors le smartphone de Jonathan sans discontinuer.

— Putain, mais répondez-moi ! QUI ÊTES-VOUS ? s'emporte le jeune homme

« Biiiiip-biiiiip »

— Je dois y aller, continue le vieil homme en ignorant la question et en se relevant péniblement

« Biiiiip-biiiiip »

— Pas si vite ! rétorque Jonathan en se levant bien plus prestement.

« Biiiiip-biiiiip »

— Oui, oui, répond le vieillard avec un sourire, qui suis-je, je t'ai bien entendu, mais tu entends ton téléphone là non ? Il est l'heure de se réveiller...

« Biiiiip-biiiiip » « Biiiiip-biiiiip » Jonathan ouvre les yeux et découvre le plafond de sa chambre. D'un geste mécanique, il s'empare de son smartphone et d'un déplacement précis du pouce coupe la sonnerie avant de le jeter sur le lit.

D'un mouvement brusque, il se redresse et sa première vision se confirme : il se trouve bel et bien dans sa chambre, une pièce en bordel, où une vingtaine de canettes vides de coca-cola se disputent le sol avec un monstre composé de vêtements sales abandonnés, où la moquette est mouchetée de trous dus pour la plupart à des cendres de cigarettes, où son narguilé trône fièrement sur une grande pile de

livres de cours que Jonathan n'a jamais ouverts, où quelques boîtes de pizza tiennent miraculeusement en équilibre sur son étagère lui cachant la vue réconfortante du poster de la joueuse Lynette Chan, de son regard tendre et coquin à la fois.

Jonathan rassemble ses esprits en se frottant le visage des deux mains, se lève péniblement et prend la direction de salle de bain en marchant comme un zombie. À la sortie de sa douche, il se sent mieux, plus frais, plus éveillé.

Quel foutu rêve, vraiment bizarre, pense-t-il alors que, nu comme un ver, il se dirige vers son smartphone. Il est même surpris de s'en souvenir. Cela fait bien des années qu'il n'avait pas rêvé ou bien qu'il n'en gardait aucune trace à son réveil. Il s'empare de son smartphone et fait une grimace de mécontentement.

— Et merde ! s'exclame-t-il

Il est dix-neuf heures trente passées et il sait que ne pas partir sur l'instant signifie être en retard à son tournoi. C'est avec hâte qu'il enfle ses vêtements et sort de chez lui.

Il ne s'arrête de courir qu'en arrivant à l'entrée de la station de métro Porte des Postes, essoufflé d'avoir sprinté tout le long du boulevard Montebello depuis la rue des Stations. Alors qu'il se laisse mener dans les sous-sols lillois par l'escalator, un détail attire son attention. Une fois en bas il se dirige vers la pile de journaux gratuits proprement rangée dans un présentoir prévu à cet effet : sur la première page, les caractères gras défilent devant ses yeux et c'est à voix presque haute qu'il les lit : « TRAGÉDIE : 44 personnes ont trouvé la mort électrocutées dans une salle des fêtes ! »

Il fait alors deux pas en arrière, et devient livide.

Putain... et il m'a dit quoi ce vieux con dans mon rêve déjà ? Ne pas paniquer ? pense-t-il alors qu'il regarde tout autour de lui la peur au ventre.

Jonathan en a conscience, la panique le guette.

19 juillet, 20h30, La Roche-Cannillac

C'est sous la fraîcheur des arbres, sur un petit rocher, que Louis, confortablement assis, profite de la quiétude des lieux. Il jette un coup d'œil vers son troupeau de chèvres gambadant de l'autre côté du pâturage derrière le Doustre. À ses pieds, deux solides chiens de berger dorment paisiblement. C'est d'une tape amicale qu'il les réveille.

— Harry, Viktor, leur dit-il, allez hop !, il est l'heure de rassembler la troupe, on se rentre.

D'un seul homme, les deux chiens se précipitent vers l'autre rive, traversant à la nage la rivière, puis courant vers le troupeau.

Péniblement, Louis se relève. À quatre-vingt-dix ans passés, il a une santé de fer qui surprend tous les médecins qu'il peut encore rencontrer dans ce petit village perdu. Néanmoins, il ne dit plus jamais non à un endroit où s'asseoir et commence à sentir ses os le tirailler. Pour sa retraite, Louis vivait comme un ermite. Il avait choisi ce village un peu par hasard, cela aurait pu en être un autre, mais depuis maintenant vingt années qu'il y résidait, il se dit, une fois de plus, qu'il n'aurait pas pu faire de choix plus judicieux. Le petit village médiéval qui surplombait la vallée était un modèle de tranquillité. Les quelques habitants qui y restaient l'hiver étaient tout comme lui des retraités, et l'été ne voyait venir que quelques familles anglaises, allemandes ou hollandaises, possédant ici et là une résidence secondaire. Louis habitait un vieux moulin à eau, sur les bords du Doustre, bien à l'écart du village, où il ne passait qu'une fois par semaine pour y faire quelques courses et y vendre son

fromage de chèvre. Il avait fini par se faire accepter des habitants, même si tous le prenaient pour un doux excentrique. Il faut dire qu'il ne participait jamais à aucune activité. Et ce n'était pas faute à la plus puissante des associations du village, le club des aînés, et à son énergique présidente, Mme Yvette, qui depuis des années à chaque rencontre lui proposait de rejoindre le club. Non, c'était Louis qui préférait vivre à l'écart avec pour seule compagnie son troupeau de chèvres et ses nombreux chiens.

Arrivé sur son terrain, il est surpris d'entendre une partie de ses chiens, ceux assignés à la garde du domaine, aboyer méchamment. Il en comprend vite la raison, après avoir contourné l'étable et remis les chèvres dans leur enclos. Une berline noire est garée devant les grilles de sa propriété. Un homme d'une trentaine d'années, autant dire très jeune, est à moitié assis sur la carrosserie et observe les dangereux molosses grognant derrière la grille en semblant satisfait de ne pas être du même côté.

Quand il aperçoit Louis, il le hèle tout sourire :

— Hector ! Pouvez-vous rappeler vos chiens ? Je souhaiterais m'entretenir avec vous.

Allons donc, voilà bien 20 ans qu'on ne m'avait pas donné ce nom, les ennuis reviennent, pense le vieil homme.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demande-t-il d'une voix qui se veut grincheuse.

— Je suis envoyé par le roi César.

— Baliverne, César est mort ! rétorque Louis, je l'ai vu crever de mes propres yeux !

— Son successeur, bien entendu, son successeur, répond le jeune homme.

— Sultan, Farouk, Lobo, Bandit, suffit ! s'exclame Louis, non sans faire la moue.

Instantanément les quatre chiens arrêtent leur menaçant vacarme et trottent jusqu'à un carré d'herbe où ils s'allongent en silence, très vite rejoints par Harry et Viktor qui se couchent à leurs côtés.

— Vous pouvez entrer, ronchonne Louis en s'adressant à nouveau à son importun visiteur.

L'homme ne se fait pas prier deux fois, il ouvre la grille, la laisse se refermer derrière lui, s'avance vers Louis en lui tendant la main.

— Laissez-moi vous dire, Hector, que c'est un honneur pour moi de vous rencontrer, dit-il avec un grand sourire.

Louis le regarde d'un air blasé tout en s'essuyant les mains sur sa vieille salopette.

— Ouais, ouais, allons à l'intérieur, nous y serons mieux.

Louis se dirige alors vers la porte d'entrée de son moulin, une vieille bâtisse de pierre envahie par le lierre au bout d'un petit sentier traversant les hautes herbes de son jardin de part en part. Il est suivi de près par son nouveau compagnon qui ne manque pas d'éloge à son égard tout le long du chemin.

— On m'a beaucoup parlé du rôle incroyable que vous avez eu lors de la dernière partie, je suis vraiment impressionné. Vous êtes un véritable héros, Hector.

— Si vous pensez obtenir quoi que ce soit de moi par la flagornerie, vous userez votre salive pour rien. C'est une période de ma vie qui est révolue depuis bien longtemps et je ne souhaite pas revenir dessus.

— C'est sincère.

Alors que Louis et son compagnon s'approchent du moulin, la clinche de la vieille porte de bois se met à trembler et la porte s'ouvre laissant apparaître le museau d'un grand berger allemand qui vient tranquillement à leur rencontre. Louis lui adresse un sourire bienveillant.

— Merci Romuald, ferme derrière nous et rejoins les autres, puis s'adressant à son visiteur, entrons !

Une fois les deux hommes à l'intérieur, la porte se referme derrière eux. La pièce, faite de pierres et de poutres est vétuste. Pour seuls meubles, trônant en son centre une table grossière de bois et son banc, tous deux rongés par les mites, une étagère bancale où est disposée la vaisselle, une vieille gazinière, près de la fenêtre, collée près d'un évier usé. Seul le rocking-chair au bout de la table semble être de bonne facture.

— Je vous en prie, fait Louis désignant vaguement le banc. Je n'ai que de l'eau à vous offrir.

— Ce sera parfait, répond son invité en prenant place.

Louis prend deux verres sur son étagère et les passe rapidement sous le robinet. Après avoir servi le visiteur, il s'installe doucement, non sans grimaces, dans son rocking-chair. Il prend alors le temps de dévisager son interlocuteur tout en sirotant son verre d'eau. « L'invité », dans son costard cravate bon marché, observe tranquillement la pièce, pensant très certainement qu'il ne voudrait en aucun cas vivre dans un taudis pareil même pour tout l'or du monde. Louis décide de le sortir de sa contemplation malsaine.

— Vous attendez que je m'endorme, déclare-t-il assez fort, faisant sursauter son interlocuteur, qu'est-ce que vous et votre roi me voulez ?

— Hum, mon roi, je veux dire notre roi, bat le rappel des troupes pour la nouvelle partie qui s'annonce, Hector, et il m'a demandé de vous faire part de votre nouvelle affectation.

Affectation... Nouvelle partie... Voilà qui me semble bien familier et bien dangereux... Moi, je souhaite tout simplement vivre mes derniers jours en paix, ici... pense le vieil homme. Louis prend tout de même le temps d'observer son invité avant de lui demander :

— Que voyez-vous, jeune homme ?

— Je vous demande pardon ?

— Là, face à vous, assis dans ce foutu siège à bascule, que voyez-vous ?

— Euh !, je vous vois vous, répond l'homme légèrement mal à l'aise, Hector, Le Valet de la Pointe de la Lance, le héros.

— Alors, tu es soit aveugle soit idiot, lui répond Louis, la bonne réponse aurait été : un vieux débris probablement centenaire et très certainement incontinent. Maintenant, écoute-moi bien. Du Grand Jeu, j'en ai soupé. Ma retraite, je la mérite amplement. Nouvelle partie, dis-tu ? et bien trouvez-vous un nouveau valet, toi et ton précieux roi. Moi je ne bougerai pas d'ici.

— Mais... bredouille le jeune homme, il n'y a pas de nouveau valet... je veux dire, vous avez survécu...

— La belle affaire, je crois qu'il est temps pour toi de repartir d'où tu viens, s'écrie Louis, se rendant compte que perdant patience il se met à tutoyer son invité.

— Écoutez-moi, Valet ! Loin de moi le pouvoir ni l'envie de vous commander. Je ne suis que le Huitième de la Pointe de la Lance, vous avez pour vous mon respect dû à votre rang. Mais je porte la parole du roi, et il vous ordonne de m'accompagner.

À peine achève-t-il sa phrase que la porte du moulin s'ouvre à toute volée, sept chiens débarquent à toute vitesse. Six d'entre eux encerclent l'invité, tandis que le septième, le berger allemand du nom de Romuald, saute sur la table et se place face au jeune homme prêt à lui bondir dessus et provoquant un sursaut de sa part. Un sursaut si grand qu'il se retrouve debout. Tous les chiens se mettent alors à grogner à l'unisson.

— Tu n'as pas l'air d'avoir saisi, chuchote Louis, j'opte donc pour l'idiot. Sois attentif à mes paroles, cela peut t'être salutaire. Tu as deux minutes pour quitter ma propriété et ne jamais y remettre les pieds. Sans quoi, je crains de devoir te remercier pour les quelques économies que tu me procureras en nourriture pour chiens.

Le Huitième doit prendre quelques secondes pour se ressaisir et analyser la situation.

— Je suis déçu mais je m'en vais, finit-il par dire en sortant une enveloppe de la poche intérieure de sa veste et en la posant sur la table. Voici votre billet d'avion, votre passeport et les instructions du roi. Vous devez être à Sofia avant la fin de la semaine prochaine. Je suppose que vous y serez, car vous me semblez sensé et je devine que vous ne souhaitez pas que le Roi vienne lui-même vous chercher. Je vous laisse.

Et le Huitième sort alors du moulin sans presser le pas.

— Mes braves, raccompagnez-le, finit par dire Louis.

Les sept chiens sortent alors de la pièce comme ils sont entrés et le Huitième doit finir le chemin jusqu'à sa voiture en courant.

C'est seulement après avoir entendu la voiture démarrer et le bruit des pneus s'éloignant sur le chemin de terre et de cailloux que Louis se détend, et d'une grosse gorgée, termine son verre d'eau.

19 juillet, 21 h 30, Paris,

Le bruit de la porte qui claque sort Miguel de sa torpeur, il s'étire tranquillement tandis qu'il entend le fracas des clés jetées sur une table près de lui. Il ouvre les yeux en bâillant et aperçoit une jolie rousse, sa jolie rousse, déposant négligemment une boîte de pizza sur la table.

— Oh ! dit-elle le voyant l'observer avec un sourire niais, le grand El Cuino Vidal a enfin décidé de se réveiller.

— Hum, se permet-il de répondre en s'étirant et en baillant de nouveau, s'il te faut à tout prix adosser un adjectif à mon illustre nom, choisis plutôt le richissime ou le généreux El Cuino Vidal. Je ne suis pas grand, je dirais pour ne pas m'offenser que j'ai une taille moyenne.

— Oh ! recommence-t-elle tout en se déshabillant de manière lascive, le richissime et généreux El Cuino Vidal serait-il grincheux au réveil ?

— Mais pas du tout, répond Miguel tout en profitant du spectacle.

Elle termine de faire glisser sur son corps sa courte robe d'été. Puis, dans un rire, saute sur le lit avec dextérité et se retrouve à califourchon sur Miguel.

— Tu as apporté de la pizza ? demande Miguel tout en se reprochant dans le même instant d'avoir posé la question, celle-ci lui semblant stupide. En effet que peut contenir d'autre qu'une pizza, une boîte à pizza.

— Oui, lui répond-elle d'une voix suave en caressant son torse velu. Je me suis dit qu'il n'était pas humain de baiser ainsi toute la journée sans avoir faim. Moi, je meurs de faim !

Elle illustre alors ses propos d'un violent mouvement du bassin et se penche pour mordre Miguel dans le cou. Celui-ci se débat sans grande conviction pour éviter la morsure, puis la pousse gentiment sur le côté pour se mettre sur elle et reprendre le contrôle de leurs ébats.

— Une excellente initiative, dit-il après l'avoir embrassé, je crève la dalle moi aussi.

Il se lève alors, la laissant seule dans le lit, et se dirige vers la table où se trouve la boîte de pizza.

— Je te sers une part, Rachel ? demande-t-il à la jolie rousse tout en ouvrant la boîte et en humant l'odeur appétissante qui s'en échappe.

— Volontiers, lui répond-elle en se prélassant sur le lit.

Miguel avait rencontré Rachel une semaine plus tôt dans une soirée organisée par l'ami d'un cousin à un ami à lui, où il s'était incrusté, légèrement désœuvré, ses plans pour faire la fête ce soir-là étant tombés à l'eau. Il ne pensait pas y rester longtemps, car il n'y connaissait personne et s'y emmerdait ferme, mais juste avant de partir, il croisa Rachel. Elle aussi y était un peu par hasard : elle était l'amie d'une voisine à qui elle s'était mise en tête de faire une visite surprise et qui, manque de chance, était absente. Entendant sur le palier que les voisins faisaient une grosse fête, elle avait décidé de s'y inviter, et, prétextant être une amie de Kevin, elle avait pu entrer. Il y a toujours un Kevin quelque part dans ce genre de soirée, avait-elle dit à Miguel quand elle lui raconta son histoire, en tout cas dans cet arrondissement de Paris, c'est toujours le cas. Être tous deux étrangers dans un groupe de gens qui se connaissaient bien favorisa leur rapprochement. Elle lui laissa donc son numéro de téléphone et

depuis ils s'étaient revus une ou deux fois juste pour prendre un verre. Cette Rachel lui plaisait. Ses longs cheveux roux et bouclés avaient un parfum indéfinissable, mais qui le transportait. Quand il apprit que son père était mort, il eut tout de suite l'idée d'aller la voir chez elle, de jouer le fils un peu perdu et triste, il espérait qu'elle le consolerait et qu'il pourrait alors coucher avec elle. Et même si cela ne se passa pas comme prévu, il n'en fut que plus ravi. Il y avait un petit quelque chose chez Rachel qui le faisait complètement craquer. Le masque de la comédie du fils esseulé se brisa au moment même où elle ouvrit la porte, et il ne put réprimer sa joie et lui annonça la nouvelle du décès de son père comme s'il venait de gagner au loto. D'une certaine manière, ce n'était pas faux. Alors, ensemble ils burent, ils rirent, ils burent à nouveau, ils rirent encore et enfin ils baisèrent, et jusqu'ici ils ne s'étaient arrêtés de baiser que pour dormir où grignoter ce qui pouvait se trouver dans le frigo, jusqu'à ce que celui-ci soit vide. Qu'il était bon de baiser avec elle : en plus d'être sublime, Rachel était une véritable cochonne qui savait s'y prendre. En une journée de baise, elle avait envoyé directement aux oubliettes toutes les femmes avec qui il avait pris son pied avant ça... et même s'il évitait de s'en vanter, cela en faisait un paquet. Rien que d'y penser, sa virilité se met alors à durcir et il a de nouveau envie d'elle.

— Tu veux faire quoi après manger, lui dit-elle en prenant l'assiette de pizza qu'il lui tend.

Il laisse alors sa main courir le long du dos jusqu'aux fesses de Rachel, puis lui dit d'un air coquin :

— J'aurais très certainement envie de te baiser encore une fois.

— Ah non ! lui dit-elle en repoussant énergiquement sa main, on a baisé toute la journée, t'en as pas marre ?

— Jamais, répond-il un sourire vicieux aux lèvres, je suis un mec, ta question n'a aucun sens pour moi.

— Eh bien ! moi, j'ai la chatte et le cul en feu, rétorque-t-elle, j'aimerais pouvoir marcher demain, ne serait-ce que pour aller au boulot.

Ne sachant quoi lui répondre, Miguel se met alors à mordre dans sa part de pizza et Rachel l'imité aussitôt. Quelques minutes passent ainsi, où ils mangent, laissant s'installer un silence gênant. Alors que Miguel cherche ce qu'il peut bien dire pour le briser, le visage de Rachel s'illumine.

— Je sais ! dit-elle tout sourire, on pourrait appeler ton père, tu pourrais le remercier pour la fortune qu'il t'a laissée.

À force de faire l'amour avec elle, Miguel avait oublié que Rachel était une folle furieuse d'ésotérisme. Un coup d'œil dans la chambre de la jeune femme le lui rappelle instantanément. Une étagère remplie de vieux bouquins aux titres faussement mystiques, des médaillons et des talismans accrochés aux murs, un pentacle dessiné en rouge sur la table, une planche ouija qui traîne dans un coin, et d'autres objets bizarres dont Miguel n'arrive pas à discerner quelle peut être leur utilité. À y réfléchir, la chambre de Rachel ressemble plus à l'ancre d'une sorcière qu'à une chambre de jeune femme. L'ancre d'une sorcière moderne, car un téléviseur dernier cri et une tablette numérique accompagnent le reste du foutoir, mais d'une sorcière tout de même. Peut-être est-ce pour cette raison que Rachel a le diable au corps.

— J'ai pas vraiment envie de parler avec mon vieux, lui répond-il, déjà que lui et moi n'étions pas un modèle d'entente père fils de son vivant. Je pense qu'il prendra mal le fait que je veuille devenir le fils à son papa après sa mort.

— Oh... répond-elle, puis enchaîne après quelques secondes de réflexion, eh bien, dans ce cas, je vais te tirer les cartes !

— Rachel....

Mais Rachel est déjà debout à trifouiller dans un tiroir, cherchant son jeu de tarot. Elle le trouve rapidement et revient vers le lit, les cartes en main. Miguel n'est pas vraiment ce qu'on pourrait appeler un fondu d'ésotérisme. À l'inverse, il trouve que cela n'est qu'un marché juteux pour escrocs de tout poil et se marre en lisant les prospectus que les marabouts de Paris laissent constamment traîner dans sa boîte aux lettres. Mais ne voulant pas vexer sa nouvelle compagne, il décide de jouer le jeu.

— Très bien, dit Miguel, que dois-je faire ?

— Me poser une question précise sur ce que tu veux connaître de ton avenir, lui répond-elle tout en battant les cartes.

— Mmm, fait Miguel en se frottant le menton et se donnant ainsi l'air de réfléchir, quand pourrais-je à nouveau avoir une partie de baise aussi mémorable que celle d'aujourd'hui ?

— Miguel !! Essaie d'être sérieux trente secondes, pose-moi une vraie question ! se vexe-t-elle.

— O.K., O.K. ... Vais-je avoir tout le temps nécessaire pour profiter de ma nouvelle fortune ?

— Tu veux savoir quand tu vas mourir ? lui demande-t-elle surprise.

— Oui, pourquoi pas ?

— Je te le déconseille, il n'est jamais bon de savoir une chose pareille.

— Oui, et bien vois ça comme l'excentricité d'un nouveau riche, lui répond Miguel qui veut en finir avec ce jeu stupide, quand vais-je mourir ? C'est ma question !

— Très bien, lui répond-elle, après tout c'est ton tirage, pioche quatre cartes et pose-les là où je te l'indique.

Miguel s'exécute. Une fois les quatre cartes posées, Rachel lui dit de les retourner dans l'ordre, ce qu'il fait. Il découvre alors la Lune, l'Impératrice renversée, la Tour renversée et la Mort.

— Alors ? dit-il en relevant la tête vers Rachel.

Celle-ci a le visage blême et son regard a perdu toute malice. Il semble même que des larmes commencent à perler au bord de ses yeux. Et c'est seulement quand elles se mettent à rouler sur ses joues que Rachel lui dit d'une voix grave.

— Tu vas mourir Miguel, une... une femme va te tuer...

— Quand ? lui demande-t-il.

— Je... je ne sais pas, mais... mais... très bientôt, lui répond-elle avant de fondre en larmes en se jetant dans ses bras.

Miguel lui caresse les cheveux comme pour calmer une bête. Il a beau ne pas croire à toutes ses foutaises, il ne peut réprimer un frisson qui lui parcourt l'échine. *Pourquoi faut-il qu'elle me gâche la journée, pense-t-il, elle avait pourtant si bien commencé.*

NAISSANCE DU DON

20 juillet, minuit, Lille

Jonathan prend le temps de savourer sa cigarette. Les trois autres joueurs qui restent autour de la table sont comme pendus à ses lèvres. Il pose son mégot encore fumant dans le cendrier, et prend le luxe de regarder de nouveau ses cartes. Il jette un coup d'œil aux trois cartes retournées, et après un instant de réflexion décide de jeter les siennes. Cette main-ci n'est pas pour lui, mais il y en aura d'autres. Il regarde alors l'énorme tas de jetons face à lui. La position de leadership qui est la sienne depuis maintenant une petite demi-heure est on ne peut plus rassurante. Sur les dix joueurs invités à ce tournoi privé, il n'en reste que quatre. L'angoisse qu'il avait pu avoir au début de la soirée en découvrant le journal annonçant la mort tragique qu'il avait évitée à quelques heures près était complètement oubliée. Seule la partie qu'il joue en ce moment compte, seule l'excitation qu'il ressent à l'instant est importante, et après tout, si le vieux clochard de son étrange rêve lui a montré un journal qui existe réellement, il lui a également prédit qu'il gagnera cette partie. Peut-être s'agit-il là d'un rêve prémonitoire, et si c'est le cas, tant mieux, surtout après la journée calamiteuse de la veille. Bref, Jonathan est confiant.

D'autant plus confiant qu'aucun de ses adversaires ne lui fait peur. Le docteur Tibault Halfecombe, qui distribue en ce moment les cartes pour la prochaine main, est un chirurgien esthétique à la

retraite ayant trop fait appel à ses collègues à en juger son visage tiré et botoxé à l'extrême. Cela rend difficile d'y lire la moindre émotion, mais le docteur joue aux cartes comme il prend soin de son physique : il en fait trop. Quand il a du jeu, il relance fort et quand il bluffe, il relance plus fort encore. L'hôte des lieux, Jean-Charles de la Roche, cinquantenaire et richissime industriel au sang bleu, ancien féru d'échecs, lui, ne joue qu'à moitié. Un grand défaut de matheux qui ne se base que sur les statistiques pour décider de ses coups. Des relances illogiques ou des suivis imprévus suffisent à le déstabiliser. Et enfin son épouse, la très jeune et charmante Margaux de la Roche, à peine plus âgée que Jonathan, joue ce soir pour la première fois et connaît à peine les règles. Elle a toutefois le soutien d'une chance insolente, très certainement celle du débutant, et des trois adversaires restants elle est la plus imprévisible et donc la plus dangereuse. Néanmoins, le tas de jetons qu'elle a incroyablement accumulé les premières heures a, par la suite, fondu comme glace au soleil et elle n'a plus d'autre choix à présent que d'envoyer son tapis à chaque main en espérant que celui-ci double. Autant dire qu'elle quittera bientôt la table.

— Monsieur le comte, à vous de parler, déclare le docteur d'un ton jovial contrastant avec son visage figé.

— Eh bien, docteur, ce sera sans moi, répond Jean-Charles en jetant ses cartes au centre de la table après y avoir jeté un rapide coup d'œil.

— Oh, très bien votre excellence, reprend le docteur, alors permettez-moi de relancer à hauteur de quatre blinds.

— Mais faites, mon ami, faites ! répond le comte, affable.

Le docteur place minutieusement une colonne de jetons au centre de la table. Jonathan soupire en son for intérieur. Il ne comprend pas pourquoi les gens qui se pensent importants ne s'appellent entre eux que par leur titre, oubliant très certainement que leurs parents leur ont donné amoureusement des prénoms pour ce faire. Du monsieur

le comte par-ci, du docteur par-là, l'étiquette de ceux qui se disent de bonne famille l'a toujours un peu exaspéré.

Comme il s'y attendait, la jeune femme, à son tour de parler, pousse tous ses jetons au centre de la table en déclarant « Tapis ! » suivi d'un gloussement.

Enfin c'est à lui de jouer. Jonathan, toujours d'un geste précis, soulève discrètement ses cartes pour y découvrir une dame de trèfle accompagnée de son valet – *tiens, encore lui*, pense-t-il. C'est la dixième main d'affilée où le valet de trèfle s'invite chez lui. Une étrange coïncidence sans doute due à un jeu mal battu. En tous les cas sa main est loin d'être dégueulasse et mérite d'être jouée. Jonathan pense que c'est le moment idéal pour sortir la jeune Margaux de la partie. Prise au piège, elle n'a pas d'autre choix que de tout miser et une main comme la sienne peut suffire à la disqualifier. Le seul qui reste à analyser alors, c'est le docteur. Celui-ci étant à la place du dealer, en relançant si haut, cherche tout simplement à voler les blinds déjà en jeu, dont celle de Jonathan, et il parle beaucoup, il bluffe sa relance, Jonathan en est persuadé. Il ne lui reste plus qu'à savoir combien miser pour faire abandonner le docteur et se retrouver en tête-à-tête avec la jeune femme. Alors qu'il y réfléchit, il entend le docteur lui dire :

— Alors que va faire le jeune prodige, l'as du poker ? – *Viens avec moi petit con j'ai l'American Airline tu vas morfler !*

Jonathan fronce les sourcils de douleur, à ses oreilles un sifflement suraigu se fait entendre. Il a soudain l'impression que sa tête a été aspergée d'essence et qu'un petit malin y a jeté une allumette enflammée.

— Je... je vous demande pardon ? finit-il par dire en observant le docteur.

— Je disais, reprend patiemment le docteur avec un rictus à peau très tendue qui se veut sûrement être un sourire chaleureux, que

va faire l'as du poker ? C'est à vous de parler jeune homme ! – *Tu vas me suivre et te faire exploser par ma paire d'as ! Viens là ducon ! Je vais t'apprendre ce qu'est la douleur !*

Sous le sifflement, la voix déformée du docteur résonne encore douloureusement dans son crâne. Bien sûr, il n'a pas vu les lèvres de Tibault Halfcombe prononcer sa provocation, mais Jonathan jurerait l'avoir entendu. À présent, un concert de klaxons accompagné par un percussionniste zélé a élu domicile dans son cerveau. Réfléchir devient atrocement douloureux.

— Passe, arrive-t-il enfin à articuler en jetant ses cartes.

— Eh bien, ça va se jouer entre nous deux, Madame la comtesse, reprend le docteur sans quitter Jonathan des yeux. – *Enfoiré ! T'as vu clair ! J'en ai pourtant fait des caisses !! Tu devais croire au bluff !!*

La douleur pour Jonathan grimpe encore d'un échelon, et alors que la comtesse glousse en retournant ses cartes, deux misérables petits cœurs, il n'a qu'une envie : s'ouvrir la tête, y ramasser sa cervelle, la jeter par terre et la piétiner sauvagement jusqu'à ce qu'il en meure. *Putain ! assez ! stop !* se hurle-t-il à lui-même. Son terrible mal de tête semble alors l'entendre et lui obéit, disparaissant aussitôt.

— Deux petits cœurs. Ma chère, espérons que la chance vous sourit de nouveau, car j'ai avec moi deux fiers as, déclare Halfcombe en retournant ses cartes.

Jonathan n'en croit pas ses yeux, ainsi le vieux toubib avait bien des as en main. Il était pourtant convaincu que le docteur mentait.

La suite de la main n'est pas une grande surprise. La chance du débutant ayant ses limites, les deux as du docteur sont rejoints par un troisième au flop et le brelan élimine la comtesse du jeu, elle quitte la table sur un haussement d'épaules après avoir félicité le chirurgien

en demandant par la même occasion si quelqu'un parmi eux souhaite qu'on lui serve un café, et reprend ainsi son rôle d'hôtesse.

Jonathan ramasse alors les cartes se préparant à distribuer quand le comte lui demande :

— Tout va bien mon garçon ? Vous êtes blanc comme un mort...

— Un peu mal au crâne, monsieur, est-ce que je peux prendre l'air cinq minutes sur votre balcon ?

— Je vous en prie, lui répond de la Roche avec un sourire enjôleur, je propose qu'on fasse une petite pause. Êtes-vous d'accord, docteur ? – *Ce garçon se drogue.*

— Pourquoi pas, mon ami, pourquoi pas. Peut-être est-il l'heure d'apprécier un bon cigare – *Ah ! Si je pouvais me taper sa femme, plutôt que le boudin siliconé qui me sert d'épouse.*

Jonathan sent alors son mal de tête le reprendre, mais la douleur reste, cette fois ci, tolérable. Il préfère abandonner les deux hommes à leur discussion et leurs pensées et se dirige vers la grande baie vitrée qui donne sur le balcon.

L'air frais et le doux bruit de la ville lui font instantanément du bien. Jonathan soupire. – *Alors je suis un foutu médium, un télépathe ? Non impossible ! J'hallucine sévère.* Il sort de sa poche son paquet de cigarette, en allume une, prend une large taffe, la recrache et regarde, songeur, la fumée s'évader dans une danse hypnotique.

— Je peux te taxer une clope ?

La voix vient de derrière lui, Margaux de la Roche l'a rejoint sur le balcon sans qu'il s'en aperçoive.

— Je vous en prie Madame la comtesse, ironise-t-il en lui tendant son paquet de cigarettes, avec grand plaisir.

— Margaux, rétorque-t-elle alors qu'elle se saisit d'une cigarette, franchement appelle-moi Margaux, de la putain de Madame la comtesse j'en ai assez le reste du temps.

Une main en paravent, de l'autre Jonathan lui allume sa cigarette. Entendre la comtesse tenir un langage moins soutenu qu'à l'accoutumée la rend plus sympathique, mais il ne peut s'empêcher de la titiller.

— Margaux, O.K. ! Et donc, tu n'assumes pas ton titre ?

— Pfff ! répond-elle d'un haussement d'épaules alors que la fumée lui sort des narines avant de détourner la tête et de regarder le ciel.

Ils fument ainsi en silence quelques instants ; Jonathan comprend qu'ils ne sont pas du même monde, qu'ils n'ont pas grand-chose à se dire et commence à s'en vouloir de l'avoir raillée.

— Désolé si j'ai pu t'offenser, déclare-t-il l'air penaud.

— Ce n'est rien, lui répond-elle dans un murmure, je sais ce que tu penses, une jeune femme comme moi avec un homme plus âgé que mon père. Tout le monde m'appelle Madame la comtesse et cela ne les empêche pas de penser que je suis une jeune salope vénale.

— Disons que je m'en fous pas mal de ce que peuvent bien penser les gens à ton égard, lui répond Jonathan après avoir repris une bouffée de sa cigarette, et je suppose que toi aussi.

— Parfois j'aimerais tout de même savoir ce qui se cache derrière les sourires hypocrites que je me farcis à longueur de journée, lui dit-elle avec un petit sourire, juste pour pouvoir leur dire à quel point j'en ai rien à foutre !

C'est à ce moment-là, précisément, sans qu'il s'y attende, que Jonathan sent comme une brèche s'ouvrir dans sa tête et que s'y déverse contagieusement un flot de pensées. — *Putain, je ne*

cherchais juste que la sécurité et le confort, c'est un crime ? – Regarde-moi ce petit cul, mon mari a beau avoir l'expérience pour lui, je ne serais pas contre un bon coup de rein plus vigoureux de temps en temps. – Et merde, dans deux ans il sera à la retraite, ce con-là veut retourner vivre dans le château familial quelque part dans le trou du cul de la France, y a pas moyen que je l'accompagne, il a intérêt à continuer à m'entretenir ici ! Ma vie est ici ! – Putain que c'est bon de fumer, je devrais faire ça plus souvent. – Je me demande si je lui plais, je pourrais me baisser pour lui laisser le temps de mater mon cul, je sais que j'ai un beau cul, ma principale qualité. – Putain mais qu'est-ce qu'il a ce mec, on dirait qu'il va crever. Jonathan doit se tenir à la rembarre pour ne pas basculer en arrière, une violente décharge de souffrance pure vient de le cueillir au plus profond de son cerveau. Il supplie en lui-même que cela cesse. Et cela cesse comme c'est venu. Les pensées intrusives disparaissent le laissant seul avec lui-même.

— Ca va aller ? lui demande Margaux, inquiète.

— Oui, oui, tout va bien, finit-il par répondre tout en reprenant ses esprits, un haut-le-cœur, la bouffe qui doit avoir du mal à passer.

— Tu en as laissé tomber ta clope, dit-elle, d'un signe de la tête en direction des jardins en contrebas.

— Pas grave, répond-il d'un haussement d'épaules.

Il sort son paquet de la poche de son jean et replace une cigarette à ses lèvres. La jeune femme semble l'observer attentivement, cherchant ce qui ne tourne pas rond chez lui. Il lui faut à tout prix rompre ce silence, éviter qu'une armée de pensées futiles lui dévore le crâne, il se retourne vers elle et lui dit alors qu'il allume sa cigarette :

— Tu sais pourquoi je vais gagner cette partie ?

Margaux ouvre grand les yeux de surprise avant de lui répondre qu'elle l'ignore, mais qu'elle n'en a rien à foutre.

— Car je peux lire en toi, continue-t-il tout de même bien décidé à l'impressionner, un bon joueur de poker doit être capable avant tout d'analyser et de comprendre son adversaire mieux qu'il ne se connaît lui-même.

— Ouais et ? dit-elle en faisant la moue.

— Je peux te montrer. Pense à un chiffre compris entre un et un million.

Elle lui sourit alors qu'il l'observe attentivement, a priori l'initiative de ce petit jeu de devinette lui plaît. – *Trois cent cinquante-quatre mille, allez, épate-moi.* La pensée entre en lui avec une rapidité fulgurante suivie par un coup de massue virtuel sur le crâne qu'il a, cette fois-ci, anticipé. Le mal de tête s'estompe aussi rapidement qu'il est venu. Jonathan se félicite intérieurement.

— C'est fait, allez, épate-moi, lui dit-elle.

— Trois cent cinquante-six mille, finit-il par dire tout en mimant un magicien empoté.

Elle éclate de rire.

— Presque Garcimore, pas loin vraiment, mais loupé tout de même, arrive-t-elle à lui dire entre deux rires.

— Mais pas loin, c'est bien suffisant pour le poker, répond-il avec un grand sourire charmeur.

— O.K., O.K., et comment tu fais alors ? lui demande Margaux tout en reprenant son calme.

— Y a bien un truc, c'est basé sur de l'observation principalement, mais tu n'en sauras pas plus. C'est pas dans notre nature de dévoiler nos tours.

— En tout cas merci, je n'ai pas ri comme ça depuis un bail.

Jonathan se rend compte alors qu'elle termine sa cigarette que son rire franc et sincère n'a effectivement rien à voir avec les gloussements dont elle a parsemé tout le long de la soirée. La Margaux qu'il découvre là, durant cette pause cigarette, lui est bien meilleure compagnie. — *Une salope vénale peut donc être sympa*, pense-t-il alors qu'elle retourne à l'intérieur non sans avoir jeté un regard à Jonathan qui en dit long sur son envie de coup de reins plus vigoureux avant de disparaître derrière le rideau de la baie vitrée.

Jonathan peut entendre les pensées des gens. Il en est maintenant persuadé, il sait alors que cette compétence va grandement lui servir autour des tables de jeu. Il faudrait toutefois régler le problème de la migraine qui l'accompagne, car, Jonathan le redoute, cela pourrait le tuer. Il ne doute pas non plus que cette nouvelle, étrange et effrayante capacité ait un lien avec le clochard à qui il a parlé en rêve. — *Il faut que je retrouve ce vieux, lui pourra m'en dire plus sur ce qui m'arrive et comment l'exploiter.*

— Jonathan, vous allez mieux, nous pouvons reprendre ? le hèle la voix du comte de l'intérieur de l'appartement.

Jonathan, d'une dernière bouffée, termine sa cigarette, l'écrase contre la rembarde, et la jette négligemment par-dessus le balcon.

— Je viens !

Il retourne à l'intérieur, un léger sourire aux lèvres. *Cette partie, se dit-il, je vais la gagner !*

Et il a raison. Ce soir-là, Jonathan gagne son premier tournoi, et par la même occasion, récolte, en plus de ses gains, la plus grosse migraine qu'il ait jamais eue.

20 Juillet, 7 h15, Paris,

C'est dans son costard complet que Miguel passe la grande porte tambour de la haute tour de VIDAL & Co, qui trône fièrement en plein cœur de la Défense. Il se dirige d'un pas alerte jusqu'à l'accueil, non sans faire un signe de tête aux deux hommes de la sécurité qu'il croise avant d'arriver devant le pupitre de l'hôtesse.

— Bonjour beauté, tu es bien matinale, lui dit-il tout sourire, le bureau d'Alphonso Don Carravelo, s'il te plaît.

— Au 26e étage, à gauche en sortant de l'ascenseur Monsieur El Cuino Vidal. Dois-je vous faire annoncer ? lui dit-elle tout en lui donnant un badge.

— Comme tu veux, beauté, comme tu veux, répond Miguel tout en se dirigeant vers les ascenseurs.

Cela fait bien quinze ans qu'il n'a pas mis les pieds dans ce bâtiment et que de changements ! On peut dire que la VIDAL & Co sait se mettre à l'air du temps. Le hall est d'une modernité éclatante. Sobre et clinquant à la fois. Comprenant, dans cet environnement lumineux, un patio digne des plus belles villas romaines, une petite fontaine où barbotent des poissons japonais chatoyant de mille couleurs. Les murs blancs sont habillés ici et là par quelques toiles issues d'artistes contemporains dont la VIDAL & Co, par une de ses nombreuses fondations, doit être le mécène. La sécurité n'est pas en reste non plus. Jusqu'aux ascenseurs, Miguel doit passer par deux portiques, chacun accompagné de deux agents. Retirer les clés de ses poches, enlever sa ceinture, Miguel s'y résout. Malgré sa nouvelle et éminente position dans la société de feu son père, il ne présente aucun passe-droit.

Dans l'ascenseur, il a droit, sur une musique loin d'être entraînante, à une présentation, sommaire mais non dépourvue de superlatif, de la

société, par la voix profonde d'un acteur connu. Il croit d'ailleurs reconnaître Michel Galabru. Il se promet, en lui-même, en sortant de l'ascenseur, d'imposer à l'ordre du jour, le changement de la musique, du texte et même de la voix. Celle de l'acteur doublant Eddy Murphy serait d'un meilleur effet. Miguel sourit à cette idée.

— Entre Miguel ! entend-il quand il arrive près du bureau d'Alphonso.

Contrairement au reste des locaux, le bureau d'Alphonso reste fidèle aux souvenirs que pouvait s'en faire Miguel. Une vieille moquette moelleuse d'un rouge sombre tapisse le sol. Une grande étagère est hérissée tout le long du mur et abrite de nombreux classeurs soigneusement rangés par couleur. Alphonso, assis derrière son bureau où traînent mille papiers, a le nez plongé dans l'un d'entre eux. Sans relever la tête, il désigne vaguement de la main les deux confortables fauteuils de l'autre côté du bureau, invitant Miguel à en choisir un et à s'y asseoir.

— Salut Alphonso, fait Miguel une fois son séant sur le cuir du fauteuil, la forme ?

Alphonso termine sa lecture avant de relever la tête vers le jeune homme.

— Si on veut, lui répond-il en remontant ses lunettes sur le bout de son nez, et toi ? Tout va bien ? Tu es en avance. Je n'espérais même pas, à vrai dire, que tu sois là à l'heure.

— Qui sait ? dit Miguel d'un haussement d'épaules, je suis sûrement devenu un adulte responsable, il fallait bien que ça me tombe dessus un de ces quatre.

— À la bonne heure. Un café ? demande Alphonso en se levant.

— Volontiers, mais tu le fais toi-même ? questionne Miguel voyant le vieil homme se diriger vers une cafetière posée sur un petit meuble dans un coin de la pièce.

— Oh, j'ai gardé quelques vieilles habitudes de l'époque où j'ai commencé à m'aventurer dans le monde impitoyable du travail avec ton père. Bien avant que notre société ne connaisse le succès qu'elle a aujourd'hui, je n'avais pas de secrétaire pour me faire mon café. Et d'ailleurs je n'ai jamais connu personne d'autre que moi-même capable de préparer un café comme moi je les aime.

Alphonso tend une tasse de café à Miguel qui s'en saisit, et retourne d'un pas fatigué derrière son bureau.

— Alors, dis-moi, Miguel. Pourquoi venir si tôt ? Tu es tombé de ton lit ? dit le vieil homme en sirotant son café.

— Et bien... fait Miguel, qui en goûtant son café ne peut réprimer une grimace et montre sa tasse du doigt, il est fort ! Bref, je voulais qu'on parle de ce que tu m'as dit dans la voiture l'autre jour, à propos de la mort de mon vieux, et du chercheur.

— Tu t'intéresses à cette affaire maintenant ?

— Bien sûr ! Quel fils indigne je ferais si j'en avais rien à foutre. D'autant plus que ça pue comme histoire. En tout cas c'est que je me dis avec le recul. Du coup je me demandais si t'en avais appris plus.

— Et bien, pas grand-chose malheureusement, lui répond Alphonso en reposant sa tasse, mais je ne suis pas resté les bras croisés. J'enquête et j'ai engagé un privé pour m'aider dans cette tâche. Le meilleur. Il nous coûte une jambe, mais fort heureusement notre caisse noire est bien fournie.

— Ah, parce qu'on a une caisse noire ? l'interrompt Miguel.

— Bien évidemment, qui n'en a pas ? rétorque Alphonso, en tout cas pour le moment, nous pensons que nous avons été volés, mais sans certitude. Notre détective m'a appris qu'une rumeur circule sur le marché noir à propos de recherches génétiques brisant plusieurs articles de la loi sur la bioéthique qui seraient bientôt mises

en vente. Il serait possible que ces recherches soient à la base notre propriété. Information à prendre avec des pincettes, mais, bien entendu, à ne pas négliger.

— Mais on ne brise aucune loi dans nos recherches, s'insurge Miguel surpris par ces révélations.

— Tu es bien naïf, lui répond Alphonso, à demi-souriant, bien évidemment que nous sommes hors-la-loi, qui ne l'est pas ?

— Mais tu avais dit...

— Oublie ce que j'ai dit, tu veux bien, réplique Alphonso sèchement, le fait est que nous sommes dans de beaux draps et personne ne doit être au courant de ça. Personne ! Et surtout aucun des membres du conseil d'administration. Nous tirerons ça au clair nous-mêmes et nous prendrons les mesures qui s'imposent.

Miguel garde le silence quelques instants. Il voit le vieil Alphonso Don Carravelo d'un nouvel œil. Le sympathique ami de toujours de son père semble à l'instant le dominer de toute sa présence. Il n'avait toujours vu en lui qu'un être affable et souriant. L'homme qui lui fait face en ce moment ressemble plus à un tyran froid et sans aucune pitié. Il en a la chair de poule.

— Compte sur moi pour tenir ma langue, déglutit Miguel, mais je souhaite être tenu au courant de la tournure que prendra cette foutue affaire. Et sur l'instant.

— Cela va sans dire Miguel, lui répond Alphonso en se détendant, après tout nous sommes associés.

Associé oui, mais Miguel, à partir de cet instant, prend la ferme décision de se méfier de tout le monde à commencer par le vieil ami de son père.

— Et ce détective, qui est-ce ? reprend Miguel après avoir reposé négligemment sa tasse de café sur le bureau de son associé.

— Ma foi, je n'en ai absolument aucune idée, personne ne le sait à vrai dire. Il se fait appeler Le Fantôme. Un excentrique certainement. Mais dans leur milieu, ils ont tous un goût prononcé pour la théâtralisation. Ce que je sais, c'est qu'il a des résultats et qu'il vaut son investissement. Cela me suffit amplement.

Alphonso, à la fin de sa tirade, retire les lunettes de son nez et souffle sur les verres. Alors qu'il les essuie méticuleusement, il observe le fils de son vieil ami et le trouve certainement un peu pâle ou alors la mine trop sérieuse, car il ne peut s'empêcher de lui demander :

— Quelque chose d'autre te tracasse, Miguel.

En réalité il s'agit plus d'une affirmation que d'une question. Miguel le comprend et hoche doucement la tête.

— Eh bien, raconte-moi, l'encourage Alphonso.

— Rien d'important, une de mes amies, versée dans les croyances mysticofumeuses m'a prédit une mort prochaine au bon vouloir d'une femme.

— Et cela te trouble, observe Alphonso, je ne te pensais pas homme à croire à ce genre de fadaïses.

— Elle, en tout cas, était très convaincue, répond Miguel d'un haussement d'épaules.

— Si cela peut te permettre de dormir, entoure-toi de gardes du corps, tu en as maintenant très largement les moyens, lui fait remarquer Alphonso en jetant un coup d'œil à sa montre, l'heure tourne, il est temps d'aller à notre réunion.

Alphonso se lève, aussitôt imité par Miguel. De concert, ils se dirigent dans le couloir.

— Au fait, Miguel, dit Alphonso en appuyant sur le bouton permettant d'appeler l'ascenseur, puisque tu as l'air de vouloir t'impliquer tout compte fait dans la société, j'aurais aimé, avant que le conseil d'administration se réunisse, savoir à quel point.

— Je te demande pardon ?

— Tu vois de quoi je veux parler, continue Alphonso en grimant dans l'ascenseur, Miguel sur ses talons, la confiance des actionnaires...

— Ah oui, ça, l'interrompt Miguel, nous ne changeons pas de stratégie, je continue à jouer le rôle de l'abruti. Je préfère me la jouer sous-marin.

Alphonso répond d'un simple hochement de tête alors que les portes se referment.

20 juillet, 23 heures, Tournai

— Didier ! Mets-moi la petite sœur ! tonitrua Olivier Vanderlecht en soulevant son verre vide à l'attention du barman.

— Rarement vu une famille aussi nombreuse, lui répond le barman en lui servant une nouvelle bière, tu n'es pas en service, j'espère.

— Nope, j'en ai terminé avec ces conneries et je prends le bon temps que je mérite après avoir rendu nos rues plus sûres durant de trop nombreuses années.

— À mon avis, le bon temps se trouve près de ta femme plutôt que dans mon rade.

— Je suis pas venu pour tes leçons de morales, mais pour tes blondes, Didier.

Le barman lève les yeux au ciel et retourne à son tabouret, son bol de cacahuètes et ses mots croisés.

Olivier n'était pas venu rendre visite de manière si prolongée à son ami Didier depuis plusieurs années. S'il avait eu auparavant quelques problèmes avec l'alcool, c'était il y a bien longtemps et il n'avait pas cédé à la tentation jusqu'à maintenant. Il regarde son verre et le maudit. Foutue bière. Si bonne et traîtresse à la fois. En même temps, quoi d'autre qu'un verre de bière fraîche pouvait bien lui tenir compagnie ces temps-ci. Surtout après les événements de ces deux derniers jours. D'abord cet horrible massacre qui avait entamé sa bonne humeur et ensuite la venue des deux types d'Interpol. Il les avait accueillis les bras ouverts trop heureux de recevoir un coup de main de la prestigieuse institution internationale sur cette monstrueuse affaire. De toute façon, seul, il était complètement perdu. Mais voilà, il avait été très vite mis à l'écart par ces deux salopards. Lui, Olivier Vanderlecht serait un incapable ? En tout cas il n'était pas un foutu menteur. Il avait failli exploser d'indignation quand il avait vu les journaux le lendemain. Quarante-quatre morts électrocutés, un ramassis de foutaise ! Ces mecs d'Interpol n'avaient vraiment pas froid aux yeux quand il s'agissait de mentir. Plus c'est gros, plus ça passe. Deux beaux salauds. Et ils avaient le commissaire dans leur poche en plus de ça, celui-ci avait forcé Olivier et toute son équipe à prendre leurs congés jusqu'à la fin de l'enquête. C'était la première fois qu'il avait affaire à Interpol, il avait toujours été persuadé que cette organisation s'évertuait à la mise en place d'une meilleure coopération entre les différentes polices, mais pas à le déposséder de cette manière. Et maintenant qu'il avait temporairement perdu son job, que lui restait-il ? Une femme trop occupée à le tromper ? Une voiture dont le moteur commençait déjà à faire des caprices ? La vie est la pire des garces. Non, il ne lui restait décidément que la bière... Olivier jette

un coup d'œil sur son verre. Vide. Quand l'a-il bu ? Il doit se rendre à l'évidence, il est saoul.

— Didier ! Mets-moi la petite sœur ! répète-t-il en manquant de tomber de son tabouret.

— Non, mon ami, lui répond le barman, je ferme, rentre chez toi.

— Allons, allons, allons ! Il est trop tôt pour ça et j'ai soif. Ça ne se fait pas de virer un honnête client, qui plus est un ami, comme ça, objecte l'inspecteur.

— Si, ça se fait, surtout quand celui-ci est rond comme une queue de pelle, et qu'il est le seul client du bar, lui répond Didier tout en enfilant sa veste, regarde autour de toi, y a personne, ce bistro est une ruine. Tous les jeunes trouducus du coin préfèrent, de loin, se bourrer la gueule sur le quai du Marché-aux-poissons. Si t'as pas eu ton content de bibine, t'as qu'à aller là-bas. Ce sera ouvert. Ici c'est fermé. Allez, ouste !

C'est sans ménagement que le barman sort Olivier de son commerce et ferme la porte derrière lui. Sur le trottoir, face à la porte, encore hagard, l'inspecteur reste sous l'effet de la surprise. — *Mais quel connard !* Il ne peut s'empêcher de tambouriner à la porte.

— Putain, Didier ! Ouvre, bordel ! J'ai même pas payé ! hurle-t-il.

— Rien à foutre, lui répond le barman de l'intérieur, rentre chez toi !

Même la bière lui est maintenant interdite, Olivier joue de malchance.

Alors qu'il arpente les bords de l'Escaut, traînant les pieds, son regard est irrésistiblement attiré par la masse sombre des flots mouvants et par le passage vrombissant de péniches aussi sombres

que l'eau. Tandis qu'il erre à la recherche du fameux Marché-aux-poissons où il pourra boire tout son comptant, il entend sonner et sent vibrer, dans sa poche, son gsm. Après un effort pour le trouver, il décroche.

— Ouais ? dit-il tout en plaquant son téléphone contre son oreille.

— Inspecteur Olivier Vanderlecht ? lui dit une voix métallique.

— Lui-même ! Qui le demande ?

— Peu importe qui, inspecteur, peu importe. Je vous appelle pour vous aider, reprend la voix déformée, simplement pour vous aider.

— Rien à foutre de votre aide, lui répond l'inspecteur éméché, moi je cause entre quatre yeux, moi je cause pas à une voix de robot.

— Il semblerait que nous nous soyons trompés. Nous pensions à tort qu'attraper les responsables de la tuerie de Tournai vous intéressait. Nous vous laissons à vos boissons, inspecteur, toutes nos excuses.

— Attends, attends ! Foutu robot, attends ! hurle l'inspecteur tout en jetant des regards inquiets autour de lui.

Il attend quelques instant le souffle coupé, écoutant aussi attentivement qu'il le peut le silence dans son combiné, espérant que son mystérieux coup de fil ne soit pas terminé. Mais après quelques secondes, un léger « clic » significatif, lui fait comprendre que son interlocuteur a raccroché.

— Merde ! Merde ! Merde ! s'engueule-t-il lui-même, toi et ta grande gueule ! Merde !

Il s'approche, titubant, d'un banc disposé le long du canal, avec l'irrésistible envie de s'y asseoir. Au moment d'y poser son séant, il

s'aperçoit trop tard qu'il a mal calculé la distance qui le sépare de l'assise et s'affale sur les pavés froids du trottoir. Il est complètement saoul et conscient de l'être. Il se maudit, encore et encore. Sa vie n'est qu'un cauchemar éveillé. Une mauvaise blague. Rien qui ne vaille d'être vécu. Il sonde, dans l'obscurité, les ombreuses eaux face à lui. Il serait si facile de s'y laisser tomber, de s'y engouffrer. Personne ne le pleurerait. Sa femme pourrait alors vivre d'amant en amant sans avoir peur d'être surprise. - *Cette salope !* Stéphane et Martin, ses deux subalternes, n'auraient plus à subir ses humeurs assassines. Qui sait, l'un de ces deux-là pourrait même prendre sa place. Une bonne promotion, ça aide à faire son deuil non ? Ce brave Didier n'aurait plus à entendre ses jérémiades. Tout le monde serait gagnant. Mais pour mettre fin à ses jours, encore faut-il avoir la force de se relever, d'escalader la barrière et de plonger dans l'eau froide. Un frisson sprinte le long de son échine. Ne vient-il pas de penser au suicide ? - *Olivier, ressaisis-toi, merde !* Un véritable délire. Olivier Vanderlecht n'est pas homme à se laisser abattre. Olivier Vanderlecht n'est pas homme à songer, ne serait-ce qu'un seul instant, au suicide. Ah, ils voulaient qu'il reste tranquille, dans son coin, sage, dominé, maîtrisé. Mais personne ne maîtrise Olivier Vanderlecht ! - *Qu'ils aillent tous se faire foutre !* Tous. Son commissaire et ses couilles molles, Stéphane, Martin, sa femme et ses amants, Didier et ses bières, les voix de robots au téléphone, les deux connards d'Interpol. - *Si ces deux-là sont d'Interpol, moi je suis le fils caché d'Albert II.* Tous peuvent aller en enfer et y danser une farandole pour faire plaisir au diable. L'inspecteur a fait son choix. Plus d'arme, plus de badge, mais toujours flic dans l'âme. Il trouvera qui est à l'origine du massacre, il l'arrêtera, il mettra à nu les comploteurs, les magouilleurs et les faussaires. Cette affaire pue ? Elle est une énigme, hein ? On l'écarte ? Fatale erreur. Il n'est peut-être pas Sherlock Holmes, mais il reste Olivier Vanderlecht, l'imprévisible inspecteur. Le sourire aux lèvres, bercé par le son rassurant des flots mouvants, la tête pleine de défis, Olivier s'endort.

À son réveil, le ciel se partage encore entre l'encre bleue de la nuit et un horizon rose comme les fesses d'un bébé. Les premiers rayons du soleil ne vont pas tarder. Il cligne plusieurs fois des yeux et se frotte le crâne. Il hume un instant l'air frais du petit matin et soupire longuement quand il se relève. Olivier n'a pas changé d'avis. Il a même les idées claires malgré la sévère correction infligée à sa tête par les litres de bière ingurgités la veille. Il va enquêter. Les indices sont minces, mais Stéphane avait trouvé dans la salle des fêtes la liste des inscrits au tournoi. Cent noms au total. Pour la plupart des pseudonymes, mais certains avaient laissé ce qui semblait être leur véritable nom. Il va commencer par là. Trouver des témoins. Il y a toujours un témoin.

N'hésitez pas à commander le livre pour découvrir la suite.

WWW.LACARTEOUBLIEE.COM